

~ Dans la pénombre sous la frondaison poudreuse,  
Contre le tronc chélic d'un arbre rabougri,  
Avec un cabotin ainsi qu'une pierreuse  
La quinquillièrte flirte au nez de son mari.

Dehors, devant la grille infinie, une grasse  
Matrone, tenant par la main un garçonnet,  
Reste là, pour voir le chemin de fer qui passe...  
— On dirait un tableau du grand maître Manet.

On dirait surtout du Coppée, et du mauvais Coppée. Mais la gloire de Moréas peut supporter la républication de ces vers médiocres.

R. DE BURY.

### MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE ; *Graziella*, pièce romantique d'après le roman de Lamartine, par MM. Henri Cain et Raoul Gastambide, musique de M. Jules Mazellier. — COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *Le Mariage de Le Trouhadec*, pièce de M. Jules Romains, musique de scène de M. Georges Auric. — SCHOLA CANTORUM : *Messe solennelle en si mineur* de Bach.

C'est une curieuse aventure que celle de **Graziella**. Terminé en 1912 et reçu à l'Opéra-Comique, cet ouvrage dormait paisiblement depuis dans les cartons directoriaux sans que MM. Carré et Isola manifestassent la moindre velléité de troubler son sommeil lorsque, l'année passée, un avis ministériellement comminatoire leur enjoignit, en les en priant poliment, de ne pas méconnaître plus longtemps les droits que conférait à cette *Graziella* la date de sa réception. M. Henry Malherbe, mal informé, attribua cet ukase à M. François Albert. Mais M. François Albert n'en veut qu'au grec et au latin, et se soucie si peu de la musique et de ce qui s'y rapporte que, paraît-il, jusqu'au jour des obsèques de Gabriel Fauré, il ignorait le nom de celui-ci. C'est sur l'intervention de M. Léon Bérard, suivie de l'insistance de M. Henry de Jouvenel, que *Graziella* vit le feu de la rampe. Le procédé est un peu défrisant. N'est ce pas le roi Charles X qui déclarait modestement qu'au théâtre il n'avait que sa place au parterre ? Sans doute, *Graziella* fut reçue par MM. Carré et Isola, mais, ce faisant, ils eurent aussi grand tort qu'ils avaient, après réflexion, les meilleures raisons du monde d'ajourner indéfiniment l'exécution de leur promesse. Si un contrat était signé,

les auteurs possédaient la ressource de réclamer indemnité, et on peut estimer qu'à tout égard, pécuniaire autant qu'artistique, les directeurs de l'Opéra-Comique auraient eu tout avantage à en solder éventuellement le montant. En un litige de cette espèce, d'ordre, en somme, essentiellement juridique, sinon commercial, on conçoit assez mal l'ingérence d'un ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à moins que l'art, précisément, ne soit en cause. Or il est infiniment probable que, si MM. Léon Bérard et Henry de Jouvenel, qui sont des lettrés, des gens notoirement cultivés, avaient seulement parcouru le « poème » de *Graziella*, bien loin d'intervenir en sa faveur, le sentiment du devoir de leur charge leur eût impérieusement commandé d'interdire la représentation d'une idiotie de cet acabit sur un théâtre subventionné par les deniers des contribuables. Certes, M. Henri Cain est coutumier du fait, et ce fabricant de livrets en série inonda nos scènes lyriques des niaiseries les plus pyramidales qu'on ait élucubrées depuis les Pharaons, mais, — fût-ce parce qu'il s'adjoignit cette fois pour collaborateur un M. Raoul Gastambide ? — jamais encore il ne s'était hissé dans ce genre à l'apogée qu'il atteignit ici. On éprouve vraiment comme une sorte d'humiliation au spectacle de l'œuvre charmante d'un de nos grands poètes ridiculisée dans le tripatouillage d'une affabulation grotesquement puérile, où les auteurs ont l'inconscience d'intercaler de propres vers de Lamartine parmi le charabia de bouts rimés dont le dernier des mirlitons se sentirait déshonoré et que le plus cancre des bacheliers mêmes de M. François Albert se refuserait à signer. Comment MM. Cain-Gastambide ont ils eu le toupet d'oser offrir un semblable ramas d'inepties à un auditoire adulte ? Le gros public lui-même, auquel ils ont voulu ostensiblement s'adresser, leur répondra qu'ils le prennent pour ce qu'ils sont. Une telle exploitation grossièrement industrielle des noms les plus vénérés de notre art national a quelque chose de répugnant. En dehors de l'excuse d'une imbécillité native, l'impudence de ceux qui s'y livrent relève purement et simplement du mépris. Est-ce cela que MM. Bérard et de Jouvenel ont tenu à couvrir de leur protection officielle ? Quoique l'art musical ne s'atteste guère à priori de leur spéciale compétence, ce fut peut-être au musicien qu'alla leur aide omnipotente. M. Jules Mazellier naquit en 1879 à Toulouse, et rares sont les Toulou-

sains qui ne soient peu ou prou politiquement accointés. Un compositeur qui accepte de mettre en musique un pareil livret donne par cela même la mesure de son goût, de sa culture et de son intelligence. La partition de *Graziella* ne laisse pas plus d'illusions sur le talent de son auteur. M. Jules Mazellier fut Prix de Rome et on s'en aperçoit. Il dut être un des plus distingués parmi les forts en thème de l'invénérable et décrépite boîte à bachot sonore. Nulle banalité pédante, traditionnelle et surannée dont il ne détienne le secret et l'implacable autant qu'imperturbable manière de s'en servir. Cette musique était évidemment déjà périmée avant que l'encre qui l'écrivit ne fût sèche, mais, en réalité, elle n'a pas d'âge. On ne saurait où la situer ailleurs qu'aux limbes d'inanité scolaire plutôt que scolastique où moisissent les devoirs couronnés des bons élèves de rhétorique poncive. M. Jules Mazellier doit jouir d'une formidable faculté d'embêtement pour avoir pu composer jusqu'au bout sa partition interminable. Comment ne s'y endormit-il pas lui-même ? Il n'en émerge aucune idée qui ne soit vulgaire ou quelconque ; il n'y est pas une mesure où ce pseudo-métier mécanique retienne l'attention, fût-ce un quart de seconde. Un arrosoir de boursouffure déverse par surcroît sa douche en pluie sur ce néant. L'épreuve fut cruelle aux spectateurs. Elle sera plus sévère encore pour les auteurs, qui regretteront sans doute amèrement d'avoir dérangé deux ministres pour démontrer avec autant d'éclat, les uns, leur bêtise ou leur cynisme, l'autre, son irrémédiable impuissance.

### §

Il faut décidément admettre que M. Jouvet engagea M. Georges Auric en qualité de mélodiste attitré de la *Comédie des Champs-Élysées*, car, si celui-ci n'y avait été contraint par un inviolable traité, on ne comprendrait guère qu'il eût consenti à écrire de la musique de scène pour une pièce aussi pesamment et prétentieusement bête que celle de M. Jules Romains. On peut douter que, sans l'appoint du musicien et l'admirable talent de toute la troupe, sans exception aucune, cette oiseuse insipidité ait survécu à la seconde représentation. On se demande par quel miracle la verve incisive du musicien réussit à créer, avec les fantoches, non certes en baudruche, mais en carton-pâte bitumé

et plombé de ce morne **Mariage de Le Trouhadec**, des types d'un comique aussi fort et aussi aiguisé. C'est vraiment toute une psychologie qui se déroule dans le réseau de son inspiration multiple, étincelante, d'une finesse, d'une alacrité et d'un humour irrésistibles. M. Auric fait preuve ici des dons de compositeur dramatique les plus rares, et certains intermèdes d'une intense et délicate poésie témoignent qu'il est de taille à ne point se confiner dans la farce. Je serais bien surpris si, désabusé bientôt peut-être du ballet, il ne nous donnait au théâtre une grande œuvre de comédie humaine, âpre et vivante en sa fantaisie désinvolte. Au point de vue purement musical, cet ouvrage marque un énorme progrès sur *Malborough s'en va-t-en guerre*. Le style, l'aisance et la solidité de cet art ne rappellent rien moins que le meilleur Haydn et Mozart. C'est aux sources vives du plus fécond classicisme que se retrempe cette polyphonie si personnelle, d'une sécurité et d'une originalité souvent passionnantes et pas une minute indifférentes. Ceci est de la « musique pure », « absolue », comme disait Wagner, sans ficelles, sans grandiloquence, qui se développe logiquement, en soi et pour soi, et on augure que, libérée des bornes où la réduisait son rôle en l'occurrence, elle eût abouti d'instinct à un ample développement symphonique. Il n'en résulte pas moins un délicieux petit chef-d'œuvre, et le mot n'est pas excessif. Ce ne serait pas sans tristesse qu'on verrait une production si attachante associée à un prétexte piteux, voué à l'oubli le plus parfait, si son intérêt spécifique ne la garantissait contre la destinée promise à son acolyte. Même si le compositeur n'en utilisait point ailleurs les principaux morceaux, il resterait toujours la partition émondée de la prose de M. Jules Romains, et ce serait tout bénéfice. En vérité, une œuvre de cette valeur, d'un jeune musicien tel que l'est M. Georges Auric, permet de tout attendre de lui. Et, comme il travaille, et travaille avec joie, car il aime ardemment son art, il ne trompera pas l'espérance.

## §

La **Messe solennelle** en *si* mineur de Bach est un chef-d'œuvre immense, et qu'aucun ne dépasse. Les plus superbes ne sauraient prétendre qu'à une place à ses côtés. On la joue peu souvent, car la tâche n'est pas commode. Un rude labeur

est nécessaire pour mettre au point l'exécution de cette polyphonie débordante, inouïe de puissance et de profondeur. Il est tout à l'honneur de la *Schola cantorum* de s'y être risquée avec un entier dévouement, selon sa coutume, et, eu égard à la difficulté, on ne peut pas dire qu'elle s'en soit trop mal tirée. On doit d'abord complimenter chaleureusement MM<sup>mes</sup> Malnory-Marseillac, Legrand-Philip et Gabrielle Parodi, MM. Albert Gébelin et Gabriel Paulet, les solistes, qui furent excellents. On aimerait bien louer aussi les chœurs sans réserves, tant leur bonne volonté, leur courage était manifeste. La vérité pourtant oblige à constater que quelques répétitions de plus ne leur auraient pas été inutiles. Ils accusaient un défaut à la fois de vigueur, d'homogénéité et surtout de nuances, quoiqu'ils se soient montrés capables çà et là de ces dernières, notamment dans l'*Et expecto resurrectionem*. Enfin les voix de femmes manquaient singulièrement de fraîcheur, et il eût paru expédient de renforcer les contralti d'un ou deux ténors dans le grave. L'orchestre ne fit pas moins visiblement de son mieux, mais il est des cas où l'intention ne vaut pas le fait, et ses intentions, au surplus, semblaient exagérément sages. Il ne s'emballait guère et nuançait encore moins que les chœurs. Bref, il n'avait pas l'air du tout de prendre un grand plaisir à son occupation. Peut-être toutefois l'ensemble eût-il marché de plus pertinente façon avec un autre chef. M. Vincent d'Indy, dans cet office, fut vraiment décevant au possible. Le nez plongé dans sa partition, il en assénait lourdement la mesure comme s'il eût battu un grand tapis avec un gros bâton et en s'arrêtant à chaque coup. Il lançait bien de temps en temps le bras en haut pour dicter leur rentrée aux chanteurs et aux cuivres, mais à aucun instant ne sourdait de lui cet effluve qui pénètre l'exécutant jusqu'à l'âme et l'induit en une communion d'amour pour l'œuvre d'art. En outre, à partir du second *Kyrie*, nombre de mouvements ont été pris trop lents, en dépit des *alla breve*. C'est une mauvaise habitude, dont l'exemple nous vient de l'Est, et qu'il sied d'abandonner aux patauds amateurs de *Grossartigkeit*. Bach jamais ne pontifie. Par bonheur, au cours de maints morceaux, M. Vincent d'Indy se laissa entraîner peu à peu presque jusqu'à la cadence qu'il eût dû adopter en commençant. L'impression la plus pénible sur ce point fut procurée par le *Sanctus* gigantesque. C'était un vrai supplice que d'entendre

ces pages ruisselantes de fouguese splendeur écrasées de pomposité torpide, ces flots montants de triolets s'égrener avec une emphase ampoulée au lieu de déferler éclatants et joyeux comme les vagues d'écume d'un océan en liesse dans la gloire du soleil. On déplorait aussi que M. Vincent d'Indy ait cru devoir couper tout le *Gloria*. Le concert dura de neuf heures jusqu'à onze. Les mélomanes seraient assurément volontiers arrivés un quart d'heure plus tôt et partis une demi-heure plus tard afin de n'être point privés des merveilleux *Qui tollis* et *Cum sancto spiritu*. On n'en doit pas moins féliciter très vivement la *Schola Cantorum* de nous avoir rendu ce chef-d'œuvre, chez nous depuis assez longtemps négligé. M. Gustave Bret l'avait fait récemment aussi, mais démembré en deux séances et en un certain « Temple de l'Etoile » dont le *Guide du Concert* n'imprimait pas l'adresse, de telle sorte que ceux qui ne sont pas Yankees, ou que n'a point touchés la grâce réformée, ne savaient guère où dénicher cet édifice. La *Schola Cantorum* en fut récompensée, car la salle était comble. Mais, parmi ce public enthousiaste, à l'audition si rare d'un chef-d'œuvre qui est un des sommets de leur art et de la pensée humaine tout entière, je cherchai vainement les choryphées autant que le menu fretin de notre jeune école. Absents aussi tout le troupeau de snobs qui, le crâne bourré par M. Stravinsky, se pâment à des « mélodies à la scie » ou pommaderies de Bizet, et libidineusement se trémoussent aux sonneries catiégnolésques. La plupart de nos jeunes compositeurs n'ont jamais entendu la *Messe en si*; beaucoup l'ignorent tout à fait. J'en dus prêter la partition à l'un d'eux qui, en sa trente-deuxième année, n'en connaissait point une note, et pas beaucoup plus des *Maîtres-Chanteurs* qu'il m'emprunta pareillement, ce qui ne l'intimida onques pour pérorer prolixement sur la musique en vertu de « sa sensibilité » critère et dauber abondamment Wagner en d'emberlittéaturificotés reportages. Ils ont cependant dédaigné cette unique occasion de culture. Rien d'étonnant que notre art musical paraisse actuellement traverser une crise de véritable « infantilisme », conséquence fatale d'un quiet primarisme content de peu et satisfait de soi, et que, espoir suprême et suprême pensée, la pouponnière d'Arcueil accouche fièrement d'embryons avortés auprès de quoi les sonatines de Steibelt prennent les proportions de géniaux mastodontes. Dangereuse, voire carrément nuisible pour

son enseignement dogmatique, l'activité de la *Schola* fut toujours précieuse en ses concerts et on ne saurait lui en vouer trop de reconnaissance. Dans cette heureuse réaction vers la discipline classique à laquelle tend en ce moment notre art, nulle influence ne pourrait être plus propice que celle d'un Bach et d'un Mozart. Il y a une vingtaine d'années, M<sup>lle</sup> Blanche Selva accomplit l'exploit mémorable de jouer en quelques séances tout l'oeuvre de clavecin de Bach, et fit bisser la *Fugue en do # mineur*. Quel virtuose aux affiches multicolores osera nous offrir ainsi rien que le *Clavecin bien tempéré*, cet univers ?

JEAN MARNOLD.

### ART

Exposition François de Hérain : galerie Georges-Petit. — Exposition Paul de Lassence : galerie Georges-Petit. — Exposition André Beaudin : galerie Percier. — Exposition Charles Angrand : galerie Dru. — Exposition Simon Bussy : galerie Druet. — Exposition des peintres et sculpteurs de Sport : La Palette française. — Exposition Suzanne Weyher : galerie Druet. — Georges Turpin : *Quelques peintres du temps présent*, Ed. de la Revue artistique et littéraire.

**François de Hérain** expose, galerie Georges-Petit, une série de sculptures, d'eaux-fortes et de dessins. Une part de son originalité dérive de sa préparation intellectuelle. De Hérain n'est point sorti de l'Ecole des Beaux-Arts, il étudia à la Faculté de médecine. Il fut interne des hôpitaux. Mais son stage médical accompli, il se consacra tout entier à l'art plastique où il apporta des préoccupations de savant et plus précisément d'ethnographe.

Encore qu'expert à délimiter dans la glaise, l'allure d'un corps humain, ainsi que le prouve sa jolie statue du *Faune au Lape-reau* où la recherche de l'élégance grecque se conjugue avec un réel souci de modernisme, de Hérain, sculpteur, produit surtout des bustes où il a souci de faire affleurer tout le caractère. La tête humaine et son expression le captivent et requièrent l'essentiel de son effort. Et dans cette volonté de traduire l'expression, il tente de dépasser le caractère individuel, pour atteindre à l'aspect racial. De là, dans son oeuvre de sculpteur ou de graveur, des séries bien délimitées. Types d'Ardennois, types de Vendéens, types provençaux, et recherche de présentation de types de races diverses rencontrées en Algérie.

En Algérie, le champ est vaste et les différences tranchées. La série de De Hérain est très touffue. Il donne un portrait à l'eau-